

secours qui lui furent faites à plusieurs reprises, de bonne ou de mauvaise foi, pendant son voyage, dans le cas où il voudrait se rendre indépendant de la couronne de Castille. Mais il repoussa ces avances déloyales avec le mépris qu'elles méritaient (14).

A son arrivée à Villa-Rica, il reçut la pénible nouvelle de la mort de son père, don Martin Cortés, qu'il avait espéré pouvoir embrasser bientôt après une si longue absence. Ayant fait célébrer un service solennel en son honneur, il se prépara à un prompt départ. Deux des meilleurs vaisseaux du port furent équipés et approvisionnés pour un long voyage. Il était accompagné de son fidèle ami Sandoval, de Tapia et de plusieurs autres cavaliers dévoués. Il prit également avec lui plusieurs chefs aztèques et tascalans, entre autres un fils de Montézuma et un fils de Maxixca, le vieux roi allié de Tezcuco. Tous les deux avaient témoigné le désir d'accompagner le général en Castille. Il emportait une grande collection de plantes et de minéraux, comme échantillons des ressources naturelles du pays; des animaux sauvages et des oiseaux d'un plumage éclatant; plusieurs ouvrages d'un travail délicat, et surtout de magnifiques tissus en plumes. Il était également suivi d'un grand nombre de jongleurs, de danseurs et de bouffons, qui étonnèrent les Européens par leur merveilleuse adresse, et dont on crut devoir faire le singulier présent au pape (15). Enfin Cortés déployait sa propre magnificence dans un riche trésor de pierreries, entre autres d'émeraudes,

(14) Bernal Diaz, *Hist. de la conquista*, cap. 194. *Carta de Ocana*, Ms, agosto, 31, 1526.

(15) Le pape, qui appartenait à une famille amie des plaisirs, les Médicis, Clément VII, et les cardinaux furent grandement charmés par les prouesses des jongleurs indiens, d'après Bernal Diaz; et Sa Sainteté, qui reçut à la même époque de Cortés un présent important d'or et de pierreries, témoigna sa reconnaissance par des prières publiques et des processions solennelles. En retour des services rendus au christianisme par les conquérants du Mexique, il leur accorda en outre une bulle qui les absolvait de leurs péchés. *Hist. de la conq.*, cap. 195.

d'une grosseur et d'un éclat extraordinaires; de deux cents mille *pesos de oro*, et de quinze cents marcs d'argent. « En un mot, dit Herrera, il se présentait avec toute la pompe d'un roi (16). »

Après un rapide et heureux voyage, Cortés se retrouva en vue des côtes de son pays natal, et franchissant la barre de Saltes, entra dans le petit port de Palos, en mai 1528, à la même place où Colomb avait débarqué trente-cinq ans auparavant, après avoir découvert le Nouveau-Monde. Cortés ne fut pas accueilli avec le même enthousiasme et les mêmes réjouissances que le grand navigateur. Le fait est que les habitants ne s'attendaient pas à le recevoir. De Palos, il se rendit bientôt au couvent de La Rabida, dont les murs hospitaliers avaient aussi abrité Colomb. Les historiens mentionnent une circonstance remarquable de son court séjour à Palos. Francisco Pizarro, le conquérant du Pérou, venait d'y arriver pour solliciter de nouveau l'appui du gouvernement espagnol (17). Il n'était alors qu'au début de sa brillante carrière, tandis que Cortés avait presque achevé la sienne. C'était un ancien ami, et même, à ce qu'on affirme, un parent du général, dont la mère était une Pizarro (18). La rencontre de ces deux hommes extraordinaires, conquérants du Nord et du Sud dans le Nouveau-Monde, au moment où ils mettaient le pied, après tant de glorieuses vicissitudes, sur le sol natal, et cela dans un lieu déjà consacré par la présence de Colomb, a quelque chose de frappant pour l'imagination. Il n'est pas étonnant qu'un des plus illustres poètes vivants ait retracé cette scène en beaux vers (19).

Tandis que Cortés se reposait des fatigues du voyage à La Rabida, un événement inattendu l'affligea profondément. Ce

(16) « Y en fin venia como gran señor. » *Hist. general*, dec. 4, lib. 3, cap. 8.

(17) Herrera, *Hist. general*, dec. 4, lib. 4, cap. 1. Cavo, *los Tres siglos de Mexico*, t. 1, p. 78.

(18) Pizarro y Orellana, *Varones ilustres*, p. 121.

(19) Voyez la conclusion du *Voyage de Colomb*, par Rogers.

fut la mort de Gonzalo de Sandoval, son fidèle ami, le compagnon de sa fortune, tombé malade dans une mauvaise auberge à Palos, peu de temps après le débarquement; la maladie fit des progrès si rapides, qu'il devint évident que sa constitution, minée sans doute par les fatigues extraordinaires de ces dernières années, ne pourrait résister longtemps. On se hâta de prévenir Cortés, qui arriva à temps pour offrir les dernières consolations au cavalier mourant. Sandoval vit approcher la mort avec calme, et après avoir donné à ses affaires spirituelles et temporelles tout le soin possible dans un si rapide délai, il rendit le dernier soupir dans les bras de son général!

Sandoval mourait à l'âge de trente-et-un ans (20). C'était sous beaucoup de rapports le plus éminent des grands capitaines formés à l'école de Cortés. Né à Medellin, comme son général, il était d'une bonne famille. Cortés découvrit bientôt ses rares qualités, et montra l'estime qu'il en faisait en choisissant ce jeune officier pour les missions les plus délicates. Sa conduite dans toutes les occasions justifia pleinement une telle préférence. Il avait su se faire aimer des soldats, car, tout rigide observateur qu'il était de la discipline, il s'occupait beaucoup de leur bien-être et peu du sien. Il était exempt de l'avarice si commune aux cavaliers castillans, et semblait n'avoir d'autre ambition que celle de remplir fidèlement les devoirs de sa profession. C'était un homme simple, et qui n'affectait ni les manières recherchées ni l'élégance de costume par lesquelles se faisait remarquer Alvarado, le *Tonatiuh* des Aztèques. L'expression de sa physionomie était ouverte et mâle, ses cheveux châtain frisaient naturellement: il les portait courts. Sa constitution était robuste et musculeuse. Il avait un grasseyement dans la voix qui la rendait peu distincte. Ce n'était pas à coup sûr un orateur; mais s'il avait la parole lente, il était prompt et énergique dans l'action. Doué des

(20) Bernal Diaz dit que Sandoval avait vingt-deux ans lorsqu'il passa dans la Nouvelle-Espagne, en 1519. *Hist. de la conq.*, cap. 205.

qualités requises pour son rôle dans la conquête, il avait dignement rempli sa tâche; et après avoir échappé à la mort, qui l'épiait en quelque sorte à chaque pas, il semblait n'être revenu dans sa terre natale que pour l'y trouver.

Ses obsèques furent célébrées avec la plus grande solennité par les moines franciscains de La Rabida, et ses restes furent accompagnés au cimetière du couvent par quelques-uns de ses fidèles compagnons d'armes. L'édifice était situé sur une éminence qu'une forêt de pins couronnait, et où il est peut-être encore dominant au loin la plaine des mers (21).

Peu de temps après ce triste événement, Cortés et sa suite commencèrent leur voyage dans l'intérieur. Le général s'arrêta quelques jours dans le château du duc de Medina Sidonia, le plus puissant seigneur de l'Andalousie, qui lui fit l'accueil le plus hospitalier, et lui offrit à son départ plusieurs beaux chevaux arabes. Cortés se dirigea d'abord sur Guadaloupe, où il passa neuf jours à prier et à faire dire des messes sur l'autel de Notre-Dame pour le salut de l'âme de son ami.

Avant son départ de La Rabida, il avait écrit à la cour pour la prévenir de son arrivée. Cette nouvelle causa une grande sensation, d'autant plus grande que, d'après les derniers rapports reçus sur ses prétendus projets de révolte, on était loin de s'y attendre. Son retour produisit un revirement complet dans l'opinion. Le monarque, n'ayant plus aucun motif d'ombrage, ne songea qu'à témoigner à son fidèle vassal combien il appréciait ses services. On envoya des ordres pour le bien traiter en route, et on lui prépara une brillante réception dans la capitale.

Pendant son séjour à Guadaloupe, Cortés avait fait la connaissance de plusieurs personnes de distinction, entre autres celle de la famille du *comendador* de Léon, seigneur des plus influents à la cour. La conversation du conquérant, riche des souvenirs d'une vie aventureuse, et ses manières, où l'assurance que donne l'habitude du commandement était tempérée

(21) *Hist. de la conq.*, cap. 195.

par une franchise toute militaire, firent l'impression la plus favorable sur ses nouveaux amis. Les lettres qu'ils écrivirent à la cour, où Cortés était encore inconnu personnellement, ajoutèrent à l'intérêt déjà excité par sa renommée. Le bruit de son arrivée n'avait pas tardé à se répandre dans tout le pays, et la route qu'il suivait offrit un spectacle tel qu'on n'en avait pas vu depuis le retour de Colomb. Cortés n'affectait pas d'ordinaire un grand luxe de costume ; c'était dans le personnel et la magnificence de son entourage qu'il aimait à déployer la pompe d'un grand seigneur. Son cortège se trouvait alors grossi des chefs indiens, qui par leur splendeur barbare donnaient autant d'éclat que de nouveauté au spectacle de sa marche. Lui-même était le plus grand objet de la curiosité générale. Les maisons et les rues des grandes villes et des villages étaient remplies de spectateurs impatients de contempler le héros dont le bras venait en quelque sorte de conquérir seul un empire à l'Espagne, et qui, pour emprunter le langage d'un vieil historien, « marchait dans la pompe et la gloire non d'un grand vassal, mais d'un monarque indépendant (22). »

En approchant de Tolède, qui rivalisait alors avec Madrid, et où la foule continuait à s'accroître, il rencontra le duc de Bejar, le comte d'Aguilar et plusieurs autres de ses constants amis, qui, à la tête d'un grand corps de la principale noblesse et des cavaliers du pays, venaient pour le recevoir et l'escorter jusqu'aux logements qui lui avaient été préparés. Ce fut un beau moment pour Cortés, et se défiant jusqu'ici, comme il avait de bonnes raisons de le faire, de la réception de ses compatriotes, sa satisfaction dut être plus grande en ce moment que lors même de sa brillante entrée dans la capitale du Mexique quelques années auparavant.

Le lendemain l'empereur lui accorda une audience, et Cor-

(22) « Vino de las Indias despues de la conquista de México, con tanto acompañamiento y magestad, que mas parecia de principe, ó señor poderosísimo, que de capitán y vasallo de algun rey ó emperador. » Lanuza, *Historias eclesiasticas y seculares de Aragon*. (Zaragoza, 1622), lib. 3, cap. 14.

tés, s'agenouillant avec grâce devant son souverain, lui présenta un mémoire, où il exposait brièvement les services qu'il avait rendus, et la manière dont ils avaient été récompensés jusqu'ici. L'empereur s'empessa de le relever, et lui fit un grand nombre de questions sur les pays qu'il avait conquis. Charmé de ses réponses et de sa haute intelligence, Charles-Quint trouva un grand plaisir à examiner les curiosités apportées de la Nouvelle-Espagne. Dans plusieurs autres conversations qu'il eut avec Cortés, il le consulta sur la meilleure manière d'administrer les colonies; et il adopta d'après son avis plusieurs réglemens importants, destinés surtout à améliorer la condition des indigènes et à encourager l'industrie du pays.

Le monarque ne perdait aucune occasion de lui témoigner sa confiance. Dans toutes les cérémonies publiques il paraissait avec le conquistador à ses côtés. Enfin, Cortés se trouvant retenu au lit par la fièvre, Charles lui rendit visite en personne, et demeura quelque temps dans la chambre du malade. C'était une haute marque de condescendance de la part de la superbe cour de Castille, et les historiens du temps la font ressortir avec emphase comme s'ils y voyaient une récompense suffisante de toutes les souffrances et de tous les services de Cortés (23).

Ce dernier avait décidément triomphé de toute opposition. Les courtisans, avec le rapide instinct qui leur est propre, suivirent l'exemple de leur maître; l'envie même dut se taire au milieu du concert de louanges accordées à un homme si récemment en butte aux calomnies les plus envenimées. Cortés, sans aucun titre, sans autre nom que celui qu'il s'était créé à lui-même, se trouva placé de niveau avec les nobles les plus fiers de leur généalogie.

Cette élévation fut confirmée par les autres honneurs que lui accorda son souverain dans le cours de l'année. Par un

(23) Gomara, *Crónica*, cap. 183. Herrera, *Hist. general*, dec. 4, lib. 4, cap. 1. Bernal Diaz, *Hist. de la conquista*, cap. 195.

acte daté du 6 juillet 1529, l'empereur lui conféra la dignité de marquis de la vallée d'Oaxaca (24); et le titre de Marquis, lorsqu'il n'est suivi d'aucun autre nom, a toujours été employé, dans les colonies, pour désigner Cortés, comme le titre d'Amiral pour désigner Colomb (25).

Deux autres ordonnances, datées du même mois de juillet, concédaient à Cortés une vaste étendue de terrain dans la riche province d'Oaxaca, ainsi que de vastes propriétés dans la ville de Mexico et en d'autres lieux de la vallée (26). Ce domaine princier comprenait plus de vingt grandes villes et villages avec vingt-trois mille vassaux. Les termes dans lesquels était conçue l'ordonnance rehaussaient encore la valeur du présent. Après s'être étendu sur les bons services rendus par Cortés dans la conquête et sur les grands avantages qui en étaient résultés, tant pour l'extension de l'empire castillan que pour la propagation de la sainte foi catholique, le monarque se plaît à reconnaître les souffrances qu'il a subies dans l'accomplissement de cette œuvre glorieuse, et la fidélité et l'obéissance avec lesquelles il a servi la couronne en bon et fidèle vassal (27). Il déclare en terminant qu'il lui accorde cette

(24) *Título de marques*, Ms. Barcelona, 6 de julio, 1529.

(25) Humboldt, *Essai politique*, t. 2, p. 30, note.

D'après Lanuzá, l'empereur lui offrit l'ordre de Saint-Jacques, mais il le refusa parce qu'aucune *encomienda* n'y était attachée. (*Hist. de Aragon*, t. 1, lib. 3, cap. 14.) Mais Caro de Torres, dans son Histoire des ordres militaires de Castille, met Cortés au nombre des membres de l'ordre dont il s'agit. *Hist. de los ord. milit.* Madrid, 1629, fol. 103, et seq.

(26) *Merced de tierras inmediatas à Mexico*, Ms. Barcelona, 23 de julio, 1529. *Merced de los vasallos*, Ms. Barcelona, 6 de julio, 1529.

(27) « E nos habemos recibido y tenemos de vos por bien servido en ello, y acatando los grandes provechos que de vuestros servicios han redundado, así para el servicio de Nuestro Señor y aumento de su santa fé católica, y en las dichas tierras que estaban sin conocimiento ni se se han plantando, como el acrecentamiento que dello ha redundado á nuestra corona real destes reynos, y los trabajos que en ello habeis pasado, y la fidelidad y obediencia con que siempre nos habeis servido como bueno é fiel servidor y vasallo nuestro, de que somos ciertos y confiados. » *Merced de los vasallos*, Ms.

récompense, parce que le devoir des princes est d'honorer ceux qui les servent bien et loyalement, afin que le souvenir de leurs grandes actions se perpétue, et que d'autres soient excités par leur exemple à accomplir d'aussi illustres exploits. Cortés, ainsi que le prouve son langage, dans la suite de sa vie, fut profondément touché de ce témoignage si complet rendu par le monarque à sa loyauté (28).

Toutefois la reconnaissance royale entendait ne pas dépasser certaines limites. Ni les sollicitations de Cortés, ni celles du duc de Bejar et d'autres amis influents, ne purent décider l'empereur à le réintégrer dans le gouvernement de Mexico. Le pays, où la tranquillité était rétablie, n'exigeait plus le contrôle de son génie supérieur; et Charles ne se souciait pas de placer de nouveau son formidable vassal dans une position de nature à faire revivre les jalousies et les défiances. La politique de la couronne était d'employer une classe de ses sujets pour effectuer ses conquêtes, une autre pour les régir. On choisissait pour cette seconde mission des hommes chez qui le feu de l'ambition était tempéré par un jugement naturellement plus froid ou par l'influence de la maturité de l'âge. Colomb lui-même, malgré les termes de sa première « capitulation » avec la couronne, n'avait pas obtenu l'administration supérieure des colonies; et le gouvernement était bien moins disposé encore à l'accorder à un homme d'un esprit aussi entreprenant que Cortés.

Mais si l'empereur refusa de lui confier le gouvernement civil des colonies, il lui rendit son commandement militaire. Par une ordonnance royale, datée de juillet 1529, le marquis de la Vallée fut nommé capitaine général de la Nouvelle-Espagne et des côtes de la mer du Sud. Il fut autorisé à faire

(28) Le bienveillant accueil que j'ai reçu à mon retour de Votre Majesté, dit Cortés, vos gracieuses expressions et votre généreux traitement, me font non-seulement oublier toutes mes fatigues et toutes mes souffrances, mais regretter encore de n'avoir pu en endurer davantage à votre service. » (*Carta de Cortés al lic. Nuñez*, Ms., 1535.) Ce mémoire, adressé à son agent en Castille, était destiné à l'empereur.

des découvertes dans l'océan méridional et à gouverner les terres qu'il coloniserait (29); enfin une ordonnance postérieure lui accorda la propriété d'un douzième de toutes ses découvertes (30). Le gouvernement ne voulait pas renoncer aux services d'un si habile général. Mais il s'efforça toujours de l'attirer hors du théâtre de ses premiers exploits, et d'ouvrir à son ambition une nouvelle carrière pour stimuler son ardeur au profit de l'agrandissement de l'empire.

Ainsi comblé de faveurs royales, « rivalisant, pour emprunter la comparaison d'un vieux chroniqueur, avec Alexandre dans la renommée de ses guerres, et avec Crassus dans celle de ses richesses (31), » avec des manières affables et un extérieur qui, s'il portait l'empreinte des fatigues de la guerre, n'avait pas encore perdu tous les attraits de la jeunesse... Cortés n'était pas une alliance à dédaigner pour les meilleures maisons de la Castille. Il ne tarda pas à faire sa cour à une jeune personne de la noble famille qui avait si constamment soutenu sa cause aux jours de la persécution. Le nom de cette dame était doña Juana de Zuñia, fille du second comte d'Aguilar et nièce du duc de Bejar (32). Elle était beaucoup plus jeune que Cortés, belle et douée d'une certaine énergie d'esprit, ainsi que le prouvèrent les événements. Un des présents de Cortés à sa jeune fiancée excita l'admiration et l'envie des dames de la cour. Ce furent cinq émeraudes d'une grosseur et d'un éclat merveilleux. Les Aztèques avaient su les tailler en fleurs, en

(29) *Titulo de capitán general de la Nueva-España y costa del sur*, Ms. Barcelona, 6 de julio, 1529.

(30) *Asiento y capitulación que hizo con el emperador don H. Cortés*, Ms. Madrid, 27 de oct., 1529.

(31) « Que, según se decía, excedía en las hazañas á Alexandro Magno, y en las riquezas á Crasso. » (Lanuza, *Hist. de Aragon*, lib. 3, cap. 14.) Les revenus du marquis de la Vallée, d'après L. Marineo Siculo, qui vivait à la cour à cette époque, s'élevaient à environ soixante mille ducats par an. *Cosas memorables de España*. Alcalá de Henares, 1539, fol. 24.

(32) Doña Juana était de la maison d'Arellano et de la descendance royale de Navarre. Son père n'était pas très-riche. L. Marineo Siculo, *Cosas memor.*, fol. 24-25.

poissons, et leur donner d'autres formes capricieuses. L'habileté du travail augmentait de beaucoup leur valeur primitive (33). Elles avaient fait sans doute partie du trésor de l'infortuné Montézuma, et avaient échappé, grâce à leur peu de volume, au désastre général de la *noche triste*. On dit, mais c'est peut-être un commérage de cour, que la reine, épouse de Charles-Quint, avait exprimé le désir de posséder ces précieux bijoux, et que la préférence donnée par Cortés à sa belle fiancée lui aliéna quelque peu la faveur royale, ce qui ne laissa pas d'exercer une fâcheuse influence sur l'avenir du marquis.

A la fin de l'été de 1529, Charles-Quint quitta ses possessions d'Espagne pour l'Italie. Cortés l'accompagna dans ce voyage, probablement jusqu'au lieu d'embarquement. Nous le voyons, d'après l'historien national, exciter dans la capitale de l'Aragon le même intérêt général et la même admiration qu'à la cour de Castille. A son retour, il n'avait plus de motif pour prolonger son séjour dans le pays. Il était las de la vie frivole et luxueuse qu'il avait menée l'année précédente et qui était si peu en rapport avec ses habitudes actives et les scènes agitées de sa vie passée. Il résolut donc de retourner au Mexique, où ses vastes propriétés réclamaient sa présence et où une nouvelle carrière s'ouvrait à son esprit entreprenant.

(33) Une de ces pierres fines n'avait pas moins de valeur que la turquoise de Shylock. Des marchands génois à Séville en offrirent quarante mille ducats à Cortés, s'il faut en croire Gomara. Le même auteur donne sur les pierres en question de plus amples détails, qui auront peut-être de l'intérêt pour le lecteur. Ils montrent l'habileté de l'artiste qui avait pu si bien tailler sans acier une matière aussi dure. Une émeraude avait la forme d'une rose; la seconde, d'un cor de chasse; la troisième, d'un poisson avec des yeux d'or; la quatrième avait la forme d'une petite cloche avec une belle perle pour battant, et sur le bord on lisait cette inscription en espagnol: *Bénis soit celui qui l'a faite*; la cinquième, et la plus précieuse de toutes, représentait une petite coupe avec un pied d'or et quatre petites chaînes du même métal, attachées à une grosse perle. Le bord de la coupe était d'or, et on y avait gravé cette sentence latine: *Inter natos mulierum non surrexit major*. Gomara, *Crónica*, cap. 184.